



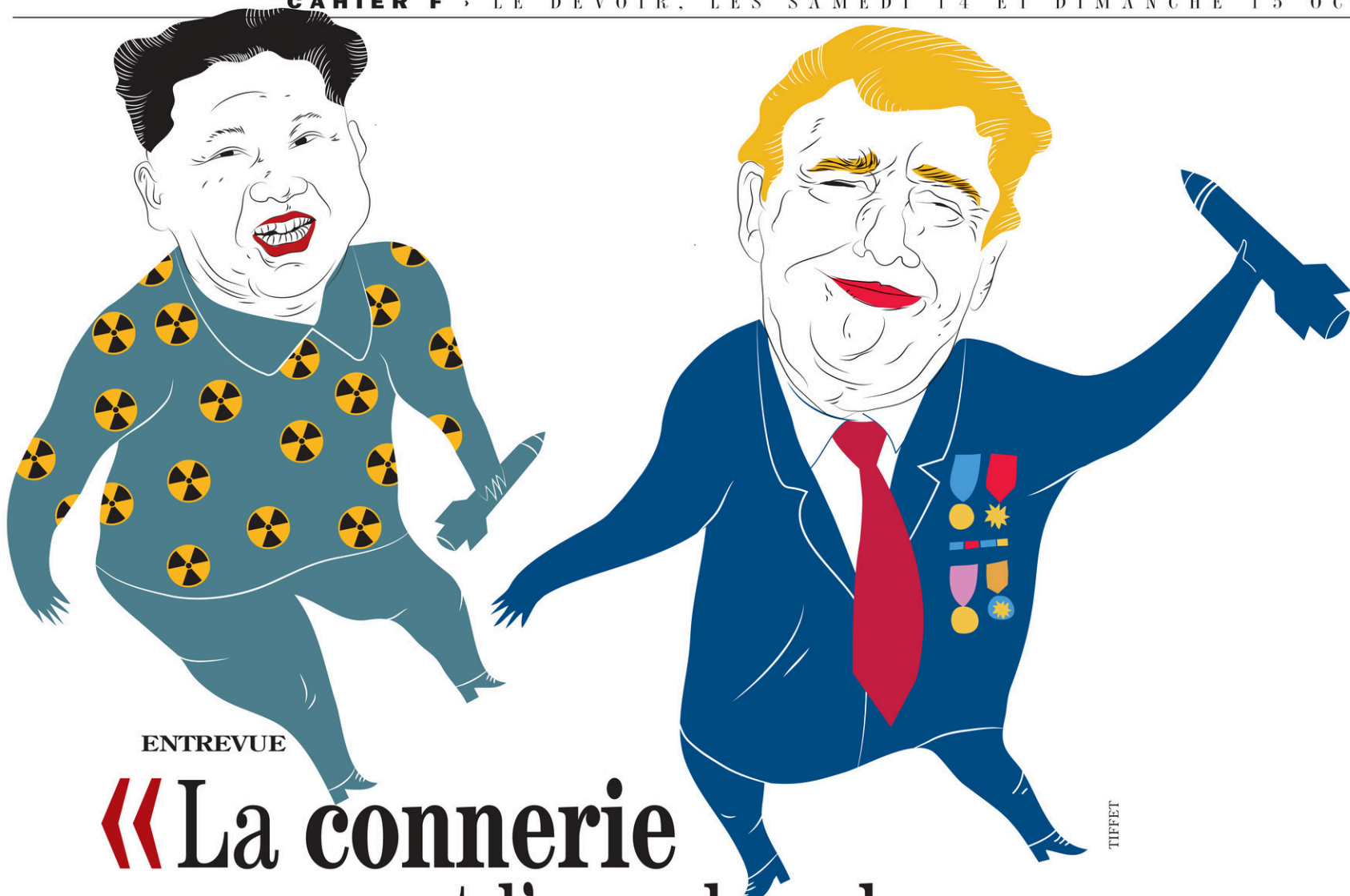
Un pétillant roman choral  
signé **Katherine Pancol**  
Page F 4



La politique de **l'isolement**  
mise au pied du mur  
Page F 6

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 OCTOBRE 2017



ENTREVUE

## « La connerie est l'une des plus grandes marchandises de l'âge contemporain »

Pour le philosophe Maurizio Ferraris, l'imbécillité prolifère en trouvant son moteur dans chacun de nous

PROPOS RECUEILLIS  
PAR FABIEN DEGLISE

**P**as besoin de suivre un président sur Twitter, de syntoniser la radio dans la région de Québec, de porter le regard vers la Corée du Nord ou d'écouter un analyste politique au rire gras sur les ondes de TVA parler de tirer les séparatistes au fusil pour s'en convaincre : l'imbécile, le crétin, le con, l'idiot, le pignouf, le couillon... donnent chaque jour l'impression de renforcer un peu plus leur hégémonie désolante sur le monde et sur le présent. Et il faut être très con — et de facto très conne — pour s'en désoler, l'homme, joint aux États-Unis où il était de passage il y a quelques jours, appelle d'ailleurs à prendre conscience de cette part de connerie individuelle apportée à l'édifice de

l'imbécillité collective pour tenter de rendre le monde pas plus intelligent, mais certainement un peu moins con.

**Loin de nous faire régresser, vous écrivez que l'imbécillité peut aussi être un moteur de progrès et d'avancement. Est-ce à dire qu'il faut cesser de craindre les cons et d'accepter leur présence parmi nous ?**

Non seulement parmi nous, mais dans nous. *Ego cogito, ego con*. La différence n'est pas entre une normalité indienne de connerie et une minorité de cons, mais bien plutôt entre le rapport qui s'établit en nous entre le con et le non-con. Qui prévaut ? Parfois le con, parfois son inverse, et on ne le sait pas au préalable, c'est la grande énigme, le véritable inconscient. Tout être humain est structurellement exposé à la connerie. L'homme à l'état de nature est un imbécile. La technique et la culture sont la tentative pour lui de s'éloigner de cette native connerie. « Imbécile » dérive de *in-baculum*, sans bâton, sans technique.

**Le Web n'accentue pas la bêtise, il la rend plus visible, écrivez-vous. Or, est-ce que l'imbécillité exacerbée dans ces univers par des élites (je vous**



WIKIPÉDIA

Maurizio Ferraris

**pose la question vous sachant actuellement dans l'Amérique de Donald Trump) tend à favoriser la prolifération et l'expression de la connerie ?**

Le Web crée la condition que j'appelle « documédialité », c'est-à-dire l'union entre la force institutive des documents (toute la masse de dits et d'écrits qu'on « poste » sur l'immense archive qu'est le Web) et le dynamisme des médias (le fait que Trump utilise le même médium que le reste du monde, Twitter, est éloquent : chacun de nous est un broadcaster en puissance ou en acte). Cela a transformé le monde social avec une rapidité et une force dont le seul équivalent est la révolution capitaliste du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais nous n'avons pas encore conceptualisé cette transformation, et nous avons coutume de l'interpréter comme une évolution du capitalisme, ou comme l'implosion de l'humanité dans une connerie dont elle aurait été indemne auparavant, alors qu'il s'agit d'une transformation radicale introduisant une discontinuité dont les traits caractéristiques doivent être analysés.

**Avec la montée du populisme, l'imbécillité des masses inquiète les élites qui, pourtant, ont depuis toujours eu le privilège de l'imbécillité documentée. Le choc naît-il du fait que ces élites voient, ou refusent de voir, dans la connerie de l'autre leur propre ineptie ?**

« Imbécile lecteur — mon semblable — mon frère », voici peut-être l'incipit des *Fleurs du mal* à l'âge de Twitter. En particulier, il devient problématique, je crois, d'opposer à présent les élites et les masses. Le trait caractéristique de l'âge documédial, en ce sens, c'est que Trump n'est pas différent de ses électeurs. Il est plus riche, sans doute, mais il en partage les vues, c'est bien pour cela qu'il a été élu. La documédialité crée un

VOIR PAGE F 4 : CONNERIE

FICTION QUÉBÉCOISE

## De monstres, de mythes et de menteries

*La bête creuse* de Christophe Bernard est un premier roman magistral, en forme de feu d'artifice

CHRISTIAN DESMEULES

**O**n exagère en Gaspésie. Les poissons qu'on y pêche sont plus gros qu'ailleurs, les beuveries, plus arrosées, les fous, encore plus fous. Les rancunes y durent aussi plus longtemps.

« *Tous les Gaspésiens sont des menteurs* », assure l'un des personnages de *La bête creuse*. Rien d'étonnant, alors, qu'une telle enflure verbale se traduise en un roman de plus de 700 pages.

« *Là, faut comprendre qu'en Gaspésie, des Méchins jusqu'à Miguasha, de Tracadie jusqu'à Manche-d'Épée, le monde en mettent. Ça sert à rien là-bas de jurer que t'as déjà tranché une chauve-souris pendant que tu fendais du bois. T'as juste à le dire. Le monde vont te croire. Ils veulent que ce soit vrai. Parce que si c'est vrai, c'est plus intéressant.* »

Christophe Bernard marque un grand coup avec *La bête creuse*, un premier roman magistral et mal poli. À coup d'intéressantes menteries, l'écrivain, né en 1982 à Maria, en Gaspésie, traducteur attitré de la maison d'édition Le Quartanier, qui vit au Vermont depuis une dizaine d'années, accouche d'une sorte de roman fou en forme de feu d'artifice.

Ponctué de retours en arrière, *La bête creuse* se déroule au présent sur une courte période de vingt-quatre heures. Du début du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, le roman palpète depuis son épice, Saint-Lancelot-de-la-Frayerie, village de la baie des Chaleurs posé entre la mer et la forêt. Le « Saint » dans le nom du village avait été retranché depuis longtemps, « *mais ça tenait moins à des raisons de laïcité que de place sur les pancartes* ». Et les Frayoys, colorés et séparés en clans à moitié consanguins, y sont animés par d'anciennes hostilités.

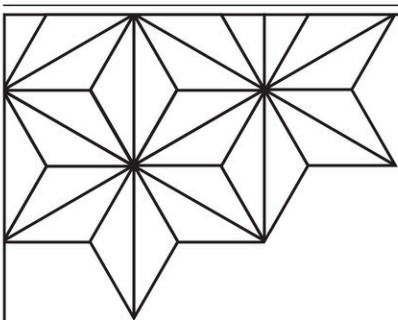
D'un côté, on trouve les descendants Honoré Bouge, dit Monti (« *mon petit, mon p'tit, mon ti, Monti...* »), parti un jour pour le Klondike et revenu étrangement de l'Ontario avec de l'or

VOIR PAGE F 2 : MENTERIES



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Christophe Bernard signe un roman féroce et hilarant.



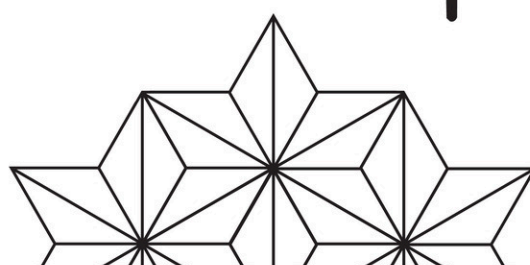
**Je me souviens :  
D'un océan à l'autre, tant d'Histoire à raconter**

**Salon Histoire**  
11 OCT. AU 12 NOV. 2017

Sélection d'essais et de romans sur l'histoire du Québec et du Canada  
Conférences • Causeries

Librairie  
**Monet**

Des livres  
et des libraires



## LIVRES &gt; POLAR



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le nouveau héros de l'auteur, Patrick Kelly, est plus complexe que Joseph Laflamme, le personnage principal des romans précédents.

## Une bavure policière peut en cacher une autre

Hervé Gagnon raconte une histoire de vengeance enfouie sous un complot sataniste

MICHEL BÉLAIR

De la tragique « affaire Villanueva » jusqu'au langage fleuri du matricule 728 du SPVM, les bavures policières se retrouvent souvent à la une de l'actualité. Universelles, rarement sanctionnées ici comme ailleurs, elles sont même aussi fréquentes chez nos voisins du sud que les macabres exploits des tireurs fous...

Événement lourd, chargé de toutes les tensions, la bavure policière change, la plupart du temps à jamais, la vie de ceux et celles qui y sont impliqués. C'est précisément le cas de Patrick Kelly, ancien agent du SPVM devenu détective privé après un « événement malheureux » : il a tiré trop vite, une fillette a perdu la vie.

Kelly, lui aussi, perd tout : son emploi, sa femme, sa vie. Il ne voit plus son adolescente de fille que les week-ends et passe d'une affaire minable à l'autre. Sympathique malgré son peu d'ambition, mordu de blues et amateur de scotch hors de prix, il ne supporte plus le poids du remords et il végète depuis une quinzaine d'années en « enquêtant » pour le compte d'un mari trompé ou d'une femme soupçonneuse. Patrick Kelly n'est plus qu'un homme sans but. Vidé.

Il s'allume pourtant lorsqu'il se voit proposer une affaire étrange, aux antipodes des enquêtes qu'il mène habituellement : au nom de sa communauté — les Petites Sœurs du Saint-Cœur-de-Jésus —, une jeune religieuse lui demande de retrouver sans faire de bruit un

crucifix volé. Un crucifix ayant servi à invoquer le diable en 1742, du temps de la Nouvelle-France...

Notre détective hésite puis accepte et se trouve plongé dans une fumante histoire de satanisme. Plusieurs meurtres rituels sont commis, impliquant chaque fois de jeunes adolescentes; autour des jeunes suppliées, les mêmes marques, les mêmes objets profanés et le même *modus operandi*.

En parallèle, Stéphan Doré, l'ancien partenaire de Kelly devenu enquêteur à l'escouade des Crimes majeurs, le met au courant d'une lugubre affaire sur laquelle il travaille: des corps complètement écorchés déposés dans des églises selon une mise en scène élaborée. Très vite, le lien entre les deux enquêtes

s'impose et le tandem Kelly-Doré se reforme... D'autant plus que la fille de Kelly est menacée. Le piège — que personne ne voyait venir — met en œuvre une vengeance tissée si serrée que notre détective privé ne réussira à en sortir vivant qu'après avoir atteint le fin fond de son âme.

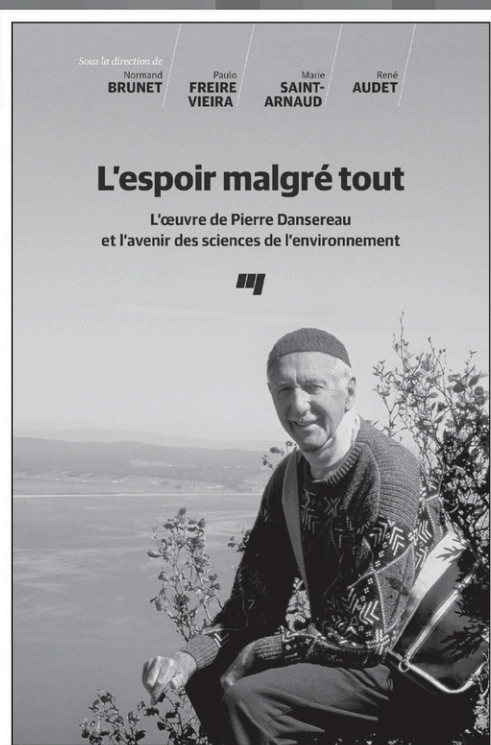
Nous voilà bien loin des aventures de Joseph Laflamme, ce journaliste du XIX<sup>e</sup> siècle courant d'une affaire à l'autre dans les quartiers du Montréal d'alors et auquel Hervé Gagnon a consacré ses cinq derniers livres. Patrick Kelly est un personnage plus complexe, moins unidimensionnel que Laflamme, et Gagnon — qui sait raconter des histoires impossibles — peut se permettre avec lui un regard beaucoup plus actuel et beaucoup plus critique sur le monde dans lequel son héros est impliqué.

Collaborateur  
Le Devoir

### CHEMIN DE CROIX

★★★  
Hervé Gagnon  
Expression Noire  
Montréal, 2017, 376 pages

## L'espoir : un guide inspirant



### L'ESPOIR MALGRÉ TOUT

L'œuvre de Pierre Dansereau et l'avenir des sciences de l'environnement

Sous la direction de Normand Brunet, Paulo Freire Vieira, Marie Saint-Arnaud et René Audet

2017 | 978-2-7605-4840-4

45<sup>00</sup>\$ PAPIER

Plus de  
1 500 livres  
à feuilleter

PUQ.CA

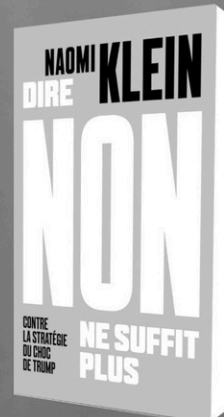
Presses  
de l'Université  
du Québec

On a tous besoin de savoir  
POUR AGIR

## DIRE NON NE SUFFIT PLUS

CONFÉRENCE DE NAOMI KLEIN

Naomi Klein s'entretient avec Annie Desrochers



18 OCTOBRE 2017, 19 H

SALLE MARIE-GÉRIN-LAJOIE

PAVILLON JUDITH-JASMIN, UQÀM

ENTRÉE LIBRE

LUX

info@luxediteur.com

## MENTERIES

SUITE DE LA PAGE F 1

plein les poches. De l'autre, ceux de Victor Bradley, de Paspépiac, dit le Paspépiac, employé des postes et arbitre de hockey. « *L'un faisait un coup de cochon à quoi l'autre contre-attaquait par un coup de chien.* »

N'étant jamais retourné depuis dix ans à La Frayère, François Bouge, petit-fils de Monti, sentant l'urgence et une migraine « *lui monter dans les sinus comme de la chair à saucisse* », décide de quitter précipitamment Montréal pour rendre visite à sa famille en Gaspésie.

### Faire quelque chose

Après avoir décroché de ses études de doctorat, cadet de sa famille enfoncé jusqu'au cou dans les dettes, peut-être même à demi fou, il traîne l'épais manuscrit du livre dans une valise anachronique. « *J'écris un chef-d'œuvre.* — *Un chef-d'œuvre sur quoi?* — *Un chef-d'œuvre sur ma famille.* » Son obsession: exposer « *certaines liens déroutants entre la poste de Saint-Lancelot-de-la-Frayère et la société Yukon* ». Pour François, c'était clair. « *Monti avait fait quelque chose à quelqu'un quelque part.* »

Mais son voyage va vite se changer en kidnapping, aux mains d'un groupe de dégoûtés motivés par un plan obscur et broche à foin, dans un chalet de la baie des Chaleurs frappé par une tempête de neige précoce.

Au menu: légendes, gauges mythiques, exagérations, débauche et délinquance. En raison de vieilles dettes de jeu et d'honneur, semble-t-il, les Bouge reçoivent toutes les semaines depuis trois générations une bouteille de Yukon, un affreux tord-boyau. Alcools de père en fils, ils en arrosent tous leurs « *vieux gènes secs qui s'enfoncent dans la brume les bras en avant* ».

Croyant à un « *complot de bouts de ficelle* », obsédé par l'Histoire et par le passé, François estime qu'une malédiction frappe sa famille. Mais le temps presse: il pense être poursuivi par un monstre sans forme, une bête légendaire qui aura peut-être, qui sait, le dernier mot.

Roman d'aventures, *La bête creuse?* Bien sûr. Mais il s'agit surtout ici de l'aventure d'une

écriture. Monstre de papier difficile à résumer? Assurément. On voudrait même sauter des phrases, des paragraphes, des chapitres de ce roman démesuré qu'on passerait vite, beaucoup trop vite, à côté de l'essentiel: une écriture inventive à la précision chirurgicale. Christophe Bernard, le traducteur, a l'habitude de scruter ses phrases à la loupe. Une déformation professionnelle que l'on éprouvera à chacune des 720 pages de ce roman féroce et hilarant.

### Écriture flamboyante

Un peu comme son héros, qui confond parfois son ombre avec la bête dont il se croit poursuivi, Christophe Bernard se glisse dans la peau rafistolée d'une sorte de Pynchon métissé de Rabelais et de Victor-Lévy Beaulieu (avec une pinte de Joyce). Visuelle, sonore, bédéesque au possible — les chutes des chapitres y sont particulièrement efficaces —, son écriture flamboyante d'envolées vernaculaires. Un cas de haute maîtrise.

Gavé de mythologie de village et de pacotille, on trouve dans *La bête creuse* « *des délires de gars chauds, des coups montés qui comme tant d'autres choses avaient pris une ampleur irréversible par le bouche-à-oreille* ». Et des mottés de péninsule, un cheval peut-être creux, une rondelle de hockey portant des traces de dents, des exagérations à la pelle qui nous tricotent au passage un subtil éloge de la fiction.

François, Ulysse sans ruse et sans malice de retour sur ses terres en héros déchu d'avance, aura le sentiment de se réveiller en faisant le grand écart: « *J'ai l'impression parfois d'avoir regagné la surface à un endroit du monde où les gens et moi ne parlons pas la même langue. Ils sont où, les gens? Ai-je manqué quelque chose? J'ai trouvé de l'or.* »

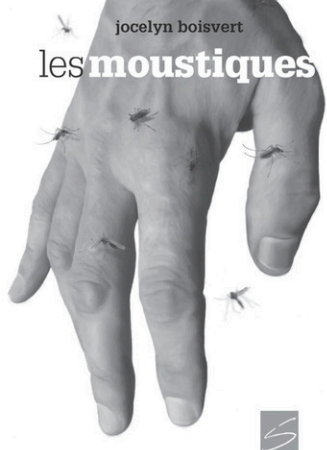
Mais celui qui creuse, ne l'oublions pas, c'est Christophe Bernard. Sous la phrase, derrière les mythes, à travers les murs minces qui séparent le réel de la fiction. Précipitez-vous.

Collaborateur  
Le Devoir

### LA BÊTE CREUSE

★★★★  
Christophe Bernard  
Le Quartanier  
Montréal, 2017, 720 pages

Jocelyn Boisvert  
les moustiques



FÉLICITATIONS À  
JOCELYN BOISVERT  
FINALISTE AU PRIX  
DE LA GOUVERNEURE GÉNÉRALE  
CATÉGORIE JEUNESSE



Soulières  
éditeur  
www.soulieresediteur.com



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

LIVRES  
FICTION

FICTION QUÉBÉCOISE

À la recherche  
du début  
d'un temps nouveauAlexandre Mc Cabe revisite  
l'année 2012 au Québec pour mieux  
saisir ce qu'il n'a pas fait germer

FABIEN DEGLISE

Et si le comble de la subversion, pour un écrivain, c'était la sobriété, plutôt que de « multiplier les pitreries pleines d'esprit chez Scudery hilares des médias » et de s'« acquerir avec les joggeurs-nalistes de La Presse et de Radio-Can »? Et si écrire, en s'ouvrant aux autres, en délaissant le passé, de manière décomplexée, sans peur de se raconter, était une façon d'aller au « bout de sa langue et de sa culture », et donc d'aller au bout de soi?

Quand Charles, un des personnages d'Alexandre Mc Cabe, prend la parole dans les dernières pages d'Une vie neuve, c'est finalement de bien plus que de la littérature québécoise qu'il est en train de parler. C'est le récit dans lequel il se trouve, qu'il définit aussi un peu, un récit sobre qui, en quatre temps, tente de saisir le Québec dans ses perspectives d'avenir et dans ses contradictions. Avec une inconstance traversée par moments de plusieurs fragments d'une fulgurante lucidité.

Quatre membres d'une même famille, Marie, Jean, Benoît et Philippe, frères et sœur, se retrouvent au cœur de quatre chapitres à la liaison incertaine. On est en 2012. Le Québec vit alors son printemps de la contestation au son de casseroles qui rythment l'ascension d'un certain Baptiste Chartrand-Bourgeois, surnommé « BCB ». Le p'tit gars est qualifié « du plus controversé des leaders du mouvement étudiant ». Philippe, avocat de son état, va être incité par sa belle-fille, Salomé, à le poursuivre pour avoir défié une injonction. Mais au fond de lui, c'est plus pour la vacuité de ce genre « de jeunes loups, plus occupés à briller qu'à penser », qu'il voudrait le voir condamner.

Pendant ce temps, Benoît a quitté Montréal pour aller digérer sa peine d'amour sur le chemin de Compostelle. Le gars avoue ne pas avoir d'ap-

titude pour le bonheur. « La joie m'angoisse », dit-il. Clara, une fille de Grenoble, va l'aider à se retrouver, alors que des indépendantistes basques vont contribuer, eux, à nourrir, avec la distance, sa critique d'un Québec qui, tout comme lui, a peur de s'affranchir de ses habitudes pour se réinventer.

« Le Québec? Son avenir tient qu'à un fil », résume Jean, qui, à l'aube de quitter le monde des vivants, demande à son fils de l'enregistrer pendant qu'il remonte le fil de sa vie et de son engagement. Il a cru à l'indépendance, il a porté l'idée d'un Québec dont ses enfants sont

aujourd'hui devenus « ersatz d'une élite », « la première véritablement québécoise » qu'il aurait espérée pérenne. La finale de ce chapitre prend la forme d'une métaphore, celle de la sortie dans l'honneur d'une génération et de son rêve perdu, comme pour mieux aider le Québec à sortir de son impasse.

## L'encre de la sociologie

La plume d'Alexandre Mc Cabe est trempée de toute évidence dans l'encre de la sociologie. Elle puise aussi dans l'actualité, travestit certaines figures du moment et d'autres pas, mais peine, malgré la précision du verbe, l'efficacité de l'image, l'élégance et la finesse de quelques critiques, à faire entendre cette nouvelle voix, à poser ce souffle neuf qui, au fil des pages, se bute aux formules logorrhéiques habituelles, sur les baby-boomers, sur les échecs référentiels, sur l'affirmation nationale... Formules qui, forcément, éloignent de cette vie neuve que les protagonistes du récit cherchent pourtant à atteindre.

Le Devoir

## UNE VIE NEUVE

★★★★1/2

Alexandre Mc Cabe

La Peuplade

Chicoutimi, 2017, 184 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Assailli à l'âge adulte par l'angoisse et l'insomnie, l'alter ego de Nicholas Dawson va s'envoler vers l'Amérique du Sud.

FICTION QUÉBÉCOISE

## Sur les traces d'un migrant identitaire

Entre pudeur et empathie, Nicholas Dawson se questionne  
sur la valeur des liens filiaux

DOMINIC TARDIF

La famille devrait-elle demeurer le socle identitaire qu'elle a traditionnellement été? Oui, vous répondront les politiciens de la droite conservatrice. Non, objecteront de nombreux membres de la communauté LGBTQ, refusant de gommer une part de ce qu'ils sont afin de ne pas choquer papa, maman, oncles, tantes, cousins, cousines lors du prochain souper de Noël. Certains d'entre eux préféreront se composer une « chosen family », concept s'érigeant au sein des milieux queer comme salutaire moyen de pallier les failles de sa famille biologique en s'enroulant d'une communauté d'individus choisis, fournissant affection, soutien et écoute.

Mais une relation avec sa famille est-elle possible après un rejet initial? Voilà une question à laquelle tente de répondre avec pudeur et empathie Nicholas Dawson dans *Animitas*, premier roman de celui qui signait en 2010 le récit poétique *La déposition des chemins* (La Peuplade). Jeune immigrant chilien, son personnage principal découvre le Québec par la rue Ontario, à Montréal, parmi les ivrognes et les « désinstitutionnalisés » alimentant la honte du père, avant que sa famille ne dé-

ménage dans un propre quartier de Brossard. La mère, toute à ses pensées, s'y morfondra, hantée par le souvenir des visages de ceux qu'elle a laissés derrière.

Le quotidien banlieusard de l'ado aura pour trame sonore, entre les quatre murs de sa chambre, le rock nihiliste de Nine Inch Nails et de Smashing Pumpkins, mais aussi la pop de Janet Jackson et de Madonna. Pas de la musique de gars, lui fait moueusement remarquer le grand frère. Ses fantasmes naissants, eux, se cristalliseront autour des hommes du voisinage qu'il observe à la fenêtre et à qui il invente des vies dans l'écriture de lettres destinées à une correspondante. Des lettres dans lesquelles le père, comme de raison, mettra le nez, dégoûté.

## L'exil, ses richesses et ses deuils

Assailli à l'âge adulte par l'angoisse et l'insomnie, l'alter ego de Nicholas Dawson s'envole vers l'Amérique du Sud. « Je ne pars pas à la recherche d'une originale part de moi-même jusqu'ici inconnue, abandonnée longtemps mais restée intacte entre deux montagnes

comme les corps momifiés dont on trouve encore les traces dans le désert d'Atacama », insiste celui qui, avec lucidité, refuse de déifier le poids de la terre natale dans la balance de ce qui nous constitue, tout en demeurant incapable de complètement renier la possibilité que le Chili ait imprimé quelque chose en lui.

Ennemi des idées reçues au sujet de l'identité, Nicholas Dawson imagine un *happy end* crédible, donc pas angélique, à ce roman d'apprentissage qui préfère chercher des réponses plutôt que des coupables. Malgré des personnages secondaires trop sommairement esquissés, son épilogue ose suggérer, avec beaucoup de lumière, qu'un père immigrant ayant contemplé sa propre différence dans l'œil des autres ne saurait rejeter la différence de

son fils sans se renier lui-même.

« Tu vois, je ne suis que des traits », écrivait enfant le garçon à sa correspondante, en dessinant très abstraitement son autoportrait. Le temps imposera comme une évidence à ses yeux que, si l'on ne choisit ni son père ni sa mère, l'exil fonde, dans ses richesses comme dans ses deuils, une expérience commune, qu'il est parfois apaisant de reconnaître comme telle. L'identité ne se compose peut-être pas, après tout, de d'une série de traits, mais plutôt d'une série de récits dans lesquels on choisit, ou pas, de s'investir.

Collaborateur  
Le Devoir

## ANIMITAS

★★★★

Nicholas Dawson

La Mèche

Montréal, 2017, 272 pages



FICTION QUÉBÉCOISE

## Retrouver son sang-froid dans la canicule

Mikella Nicol explore avec sensualité les écueils des sentiments amoureux

YANNICK MARCOUX

« Sédurre est la forme de violence que je maîtrisais le mieux. Elle permet de vérifier si l'on est bien au monde, de tester les limites de sa personne sur autrui. » Voilà qui campe bien la narratrice d'*Aphélie*, second roman de Mikella Nicol, exploration sensuelle des écueils, mais aussi des papillons qui accompagnent la vie amoureuse.

Cantonée dans un été caniculaire, où chaque virgule libère une goutte de sueur, la narratrice nous invite dans une vie faite d'habitudes. C'est d'abord un ami de longue date, Louis, avec qui, chaque vendredi, toujours au même bar, elle éluse quelques pintes de trop. Sa relation avec lui n'a plus « le lustre d'autrefois », mais offre la sécurité du statu quo: « Nous disions notre bar, comme nous disions notre parc, une façon de légitimer notre errance, de nous approprier un territoire pour oublier tous ceux que nous n'osions pas conquérir. » Et puis c'est Julien, avec qui la narratrice se met en couple parce qu'elle avait



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le second roman de Mikella Nicol, *Aphélie*, bénéficie d'une écriture maîtrisée, sensuelle, au rythme vif.

« plutôt besoin qu'on range sa vie ». Enfin, c'est ce boulot de nuit, dans un centre d'appel, où les heures s'écoulent, anonymes et vaines: « J'ai continué à faire ce à quoi j'étais la meilleure, attendre. »

C'est sous ce ciel toujours égal, dans cette vie choisie à défaut de mieux, que la narratrice est happée par la rencontre de

Mia: « L'envie de la revoir était insoutenable. Je voulais parler d'elle, mais j'avais l'impression de mentir si je disais mon amie. Les mots, je ne les connaissais pas. Les sentiments, oui. » Bouleversée par son désir pour une femme et par l'appel de l'adultère, la jeune femme se cherche. Par le truchement d'une femme disparue — dont les médias font

grand cas —, elle projette son fantasme d'évasion et cherche son salut.

Révelée par son premier roman, *Les filles bleues de l'été*, la jeune auteure confirme son talent, livrant son récit d'une écriture maîtrisée, sensuelle, au rythme vif. Malheureusement, les personnages secondaires ne sont définis que par leur travail ou leur rapport à la narratrice, et remplissent leur fonction sans pour autant nous attendre. Reste que la narratrice, fébrile et tiraillée par une quête complexe, éveille notre sensibilité. Drame délicat, *Aphélie* nous invite au parcours difficile qui mène à la maturité. Celle où l'être assume ses limites, permettant ainsi une séduction qui ne le détourne plus de lui-même, mais au contraire le révèle à une force puissante. Un désir.

Collaborateur  
Le Devoir

## APHÉLIE

★★★★

Mikella Nicol

Le cheval d'août

Montréal, 2017, 128 pages

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS

Du 2 octobre au 8 octobre 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans québécois	
1	Les enfants de Mathias Denis Monette/Logiques	1/3
2	Blanche Neige L. P. Sicard/ADA	9/2
3	Une simple histoire d'amour • Tome 2 La dérouté Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	4/9
4	Peter Pan Simon Rousseau/ADA	-/1
5	Les 3 p'tits cochons Christian Boivin/ADA	-/1
6	Au chant des marées • Tome 1 De Québec à l'Île... France Lorrain/Guy Saint-Jean	3/4
7	Hansel et Gretel Yvan Godbout/ADA	-/1
8	Le temps de le dire • Tome 1 Une vie bien... Michel Langlois/Hurtubise	2/2
9	La chaleur des mamifères Biz/Leméac	6/3
10	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	10/23

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Romans étrangers	
1	Origine Dan Brown/Lattès	-/1
2	Une colonne de feu Ken Follett/Robert Laffont	1/4
3	Millénium • Tome 5 La fille qui rendait coup... David Lagercrantz/Actes Sud	2/5
4	Trois baisers Katherine Pancol/Albin Michel	-/1
5	La vengeance du pardon Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	3/6
6	Depuis l'au-delà Bernard Werber/Albin Michel	-/1
7	Une montagne entre nous François Y. Doré/Multimondes	-/1
8	Cross, coeur de citile James Patterson/Lattès	4/9
9	Retiens-moi Julie Kenner/Les Éditions réunies	-/1
10	Underground railroad Colson Whitehead/Albin Michel	10/6

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais québécois	
1	En as-tu vraiment besoin? Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/51
2	Ce qu'on ne vous dit pas sur le changement... Gilles Brien/Homme	-/1
3	Le monde est à toi Martine Delvaux/Héliotrope	-/1
4	Osons l'école. Des idées créatives pour ranimer... Ugo Cavenaghi   Senécal Isabelle/Château d'encre	5/2
5	Bienvenue au pays de la vie ordinaire Mathieu Bélieux/Leméac	3/2
6	La grande dérive Jean-François Cloutier/du Journal	6/3
7	Faire partie du monde. Réflexions écoféministes Collectif/Remue-ménage	-/1
8	Dans la tête des animaux François Y. Doré/Multimondes	-/1
9	Une culture d'agression Richard Poulin/M éditeur	-/1
10	Sur l'agora. Interventions publiques Normand Baillargeon/Poètes de brousse	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Essais étrangers	
1	Ça s'est passé comme ça Hillary Rodham Clinton/Fayard	1/3
2	Homo deus. Une brève histoire de l'avenir Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/5
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/86
4	Où en sommes-nous? Une esquisse de... Emmanuel Todd/Seuil	-/1
5	Halte à la surchauffe! David Suzuki   Ian Hanington/Boréal	5/2
6	La vie secrète des arbres Peter Wohlleben/Multimondes	6/29
7	Utopies réalistes Rutger Bregman/Seuil	4/2
8	Reconnaître le fascisme Umberto Eco/Grasset	10/2
9	L'optimisme contre le désespoir Noam Chomsky   Chronis Polychroniou/Lux	-/1
10	L'économie du bon sens Alain Danciger/Édito	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.  
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LIVRES &gt; FICTION FRANÇAISE

## Le grand retour des muchachas

Katherine Pancol renoue avec ses personnages fétiches dans un roman effervescent

MANON DUMAIS

Pas le temps de s'ennuyer dans l'univers de Katherine Pancol avec tous ces personnages que se connaissent ou qui sont liés sans le savoir, ces va-et-vient de Saint-Chaland à Paris, de New York à Glasgow, tous ces hasards et coïncidences arrangés avec la fille des vues.

Fidèle à elle-même, celle qui a pu voir ses personnages des *Yeux jaunes des crocodiles* (Albin Michel, 2006), premier tome de l'imposante saga familiale, transposés au grand écran (sous la gouverne de Cécile Telerman) se permet même de surprenants caméos. Ainsi, Elizabeth II, Rihanna et Inès de la Fressange font trois petits tours parmi cette faune bigarrée, rencontrée la dernière fois dans la trilogie *Muchachas* (Albin Michel).

Retrouvant des personnages de ses précédents romans, dont *La valse lente des tortues* et *Les écureuils de Central Park* sont *tristes le lundi* (Albin Michel, 2008 et 2010), Katherine Pancol a concocté un pétillant roman

choral qu'on lit avidement, bien que l'on sache que les méchants y seront punis et les gentils, récompensés dans une finale bien troussée digne d'un film hollywoodien.

Y évoluent au premier plan d'attachantes protagonistes féminines aux côtés desquelles les héros masculins font parfois pâle figure. Il y a d'abord Stella Valenti, ferrailleuse au physique de mannequin, son ténébreux Adrian, qui fricote dans le dos de leur patron, Edmond Courtois, et leur fils Tom, amoureux fou de la nouvelle élève, Dakota Cooper, qui lui sourit «*telles une princesse très gracieuse qui convie un gueur à sa table*». Se trouve aussi Julie Courtois, meilleure amie de Stella et fiancée à Jérôme, qui rêve de reprendre la ferrailleuse familiale.

Viennent ensuite Joséphine Cortès, demi-sœur de Stella, ses filles Zoé, qui rêve d'être carmelite, et Hortense, qui œuvre dans le milieu de la mode et qui veut «*de l'ÉNORME, de l'ÉNORME! Des millions de dol-*

*lars, des millions de photos, des millions de like!*». Pendant que Gary la trompe avec Calypso, que sa mécène Elena croque les hommes comme des loukoums et que le surdoué Junior, épris d'elle, joue littéralement avec ses méninges, Hortense séduit Adrian avec son «*sourire qui promet la paix et déclare la guerre*».

Au-dessus de cette grouillante fourmilière plane le spectre de Ray Valenti, disparu dans un incendie quelques mois auparavant. Au grand dam de sa fille Stella, le lycée que frérot Tom pourrait bientôt porter le nom de cet infâme personnage: «*Et elle entend le rire cinglant de Ray, sa voix qui grince tout de suite les grands mots, ma petite chérie! La colère des révoltés! J'aime quand tu es noire, sauvage, que ta haine déborde. Tu sais pourquoi? Il éclate de rire. Parce que je gagne toujours et que je vais encore une fois te baiser!*»

Complots, trahisons, mensonges, demi-vérités, secrets de famille, désir de gloire ou de

vengeance: la romancière offre un étourdissant cocktail à ses lecteurs. Papillonnant allégrement d'une famille à l'autre, flirtant outrageusement avec le surnaturel, Katherine Pancol donne parfois l'impression d'être le clone littéraire de Claude Lelouch, celui du temps où les cinéphiles savouraient ses pirouettes scénaristiques et ses prises de vue vertigineuses.

De fait, malgré les sombres drames, la légèreté est toujours au rendez-vous, au détour d'une réplique piquante, d'une situation cocasse ou du grotesque d'un personnage. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle a du souffle, la dame. Et elle sait divertir son public, à défaut de l'émouvoir ou de le faire réfléchir.

Collaboratrice  
Le Devoir

## TROIS BAISERS

★★★

Katherine Pancol  
Albin Michel  
Paris, 2017, 850 pages

LOÏC VENANCE AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteure Katherine Pancol donne parfois l'impression d'être le clone littéraire de Claude Lelouch.

## La vie, c'est aussi les autres

Jean-Michel Guenassia livre un roman sensible sur l'inconstance du soi

GENEVIÈVE TREMBLAY

Tout commence avec ce mot jeté comme une sentence en apparence non équivoque, et qui pourtant donne en filigrane le ton d'un roman aux jeux identitaires terriblement flous: «*Je suis lesbienne*». Ainsi se définit Paul, jeune garçon de 17 ans, narrateur lucide et attachant du récit-vérité qu'articule *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles*. C'est que Paul est androgyne, à la fois homme et femme, un visage double dont il se pare comme d'un costume au gré de ses envies — comme s'il répondait en cela à un obscur défi. Mais qu'il n'y ait pas méprise: il est un «*hétéro heureux*». C'est ce qui s'appelle une introduction sous le signe de la complexité.

Cette complexité n'ira pas en s'affaiblissant, mais c'est justement dans cela que tient tout le truculent de l'univers improbable ici mis en scène par Jean-Michel Guenassia (*Le Club des incorrigibles optimistes*). De fil en aiguille, on apprend que Paul a deux mères, deux lesbiennes — Léna, une

tatoueuse au caractère fort (un euphémisme), et sa copine beaucoup plus diplomate, Stella, propriétaire d'un restaurant où ne sont bienvenues que les femmes. Son père, Paul ne l'a jamais connu. À vrai dire, il ne sait rien de sa famille. Et comme Léna a refusé qu'il entre au conservatoire, il n'est pas allé plus loin que le collègue et fait le pianiste d'ambiance dans le bistro de Stella, quand il ne joue pas au client mystère dans les McDo de Paris. De cela, Paul s'accommode étonnamment bien.

## Jeu d'identités

Dans ce cadre quelque peu désaxé, Paul rencontrera bientôt Caroline, une bisexuelle indécente, qui l'initiera aux boîtes de nuit lesbiennes — où il entre évidemment comme une lettre à la poste et séduit, dans un flou mystifiant, des femmes mûres. C'est l'élément déclencheur de ce qui deviendra le cœur du roman: les hauts et les bas de ce qui fait l'identité, celle qu'on se

donne comme celle qu'on nous donne. «*C'est amusant (ou triste) de voir à quel point on ne sait rien des autres*, écrit Paul, *on se contente de projeter sur eux nos propres fantasmes, en espérant qu'ils trouveront un écho*». Ce que fera d'ailleurs Léna en le souhaitant homosexuel, elle qui s'adonne à un rejet total de l'hétérosexualité. Comme entrée dans l'âge adulte, difficile de faire plus tumultueux.

Avec ses retournements rocambolesques, certes un peu excessifs dans l'absolu mais cohérents avec l'étrangeté générale de la vie de Paul, *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles* glisse ainsi sous la surface de sujets sensibles et polarisés (identité sexuelle, liens filiaux, jusqu'à l'identité de genre) avec une relative légèreté, cela sans jamais appuyer l'analyse ou tomber dans l'excès de pathos. La narration au premier degré, spontanée et très juste, rend à la fois vivante et crédible cette valse de personnages inconstants, qui

n'en finissent plus de se chercher.

Quant à David Bowie, à l'androgynie légendaire, il n'apparaît qu'à la fin de cette histoire, dans une révélation aux effets de bougie d'allumage, en se rappelant un certain soir de concert à Werchter, en 1997. Mais sa figure mythique n'est au fond qu'un coup d'éclat qui sert une leçon plus large: dans ce papillonnement de vies, où les blessures et les secrets des uns forcent l'émancipation des autres, le destin a parfois le goût mi-amer de la solitude.

Le Devoir

## DE L'INFLUENCE DE DAVID BOWIE SUR LA DESTINÉE DES JEUNES FILLES

★★★1/2

Jean-Michel Guenassia  
Albin Michel  
Paris, 2017, 336 pages

## CONNERIE

SUIITE DE LA PAGE F 1

espace horizontal et non hiérarchique ou «*un vaut un*», c'est-à-dire, aussi, «*un con vaut un génie*». C'est dans ce contexte que se développe la «*post-vérité*», qui n'est pas une invention ni une prérogative de Trump, mais le résultat de l'atomisation sociale caractéristique des chambres d'écho de

l'âge documédial. On voit se créer des champs de sens (qui disent que les vaccinations sont dangereuses, que la lune est faite de fromage, bref, des conneries) qui proposent une nouvelle version de la monodologie, et cela, parce que chacun se représente l'univers tout entier à travers les perspectives de ses propres perspectives, avec le présupposé assez con qu'elles soient objectives.

Y a-t-il aujourd'hui chez les

élites une volonté de cultiver l'imbécillité pour entrer en communication avec la masse? La connerie est-elle devenue un nouveau ciment de la socialisation? La connerie est-elle un nouveau vecteur de la communication politique?

Je dirais plutôt que la connerie, c'est l'une des plus grandes marchandises de l'âge contemporain. Au lieu de voir le moment actuel comme la phase suprême du capitalisme, on propose d'isoler trois périodes qui

se sont succédé dans le temps: le Capital au XIX<sup>e</sup> siècle; la Médialité dans la société de la communication du XX<sup>e</sup> siècle; et la Documédialité dans la société du Web. Pour Marx, la marchandise est la solidification d'une relation sociale. Ce à quoi nous avons assisté lors du passage à la Médialité et à la Documédialité, c'est à la révélation de ce principe qui, chez Marx, apparaît encore comme un mystère: la marchandise devient spectacle dans la phase médiale,

puis document dans la phase documédiale, c'est-à-dire qu'elle révèle en pleine évidence sa propre nature d'objet social, et bien sûr de manifestation d'imbécillité, avec les réseaux sociaux. Aucune surprise du fait qu'il y ait tellement de conneries dans le Web: les documents (intelligents ou imbéciles) étant la marchandise d'aujourd'hui, le surplus con et bête doit être mis en compte.

La connerie est-elle aussi portée par des sociétés qui se complaisent dans le divertissement? On se détend plus dans l'imbécillité que dans le sérieux?

Il n'est pas question de déteinte, mais de mobilisation. La connerie mobilise bien plus que l'intelligence, et la mobilisation dans laquelle nous sommes tous pris, c'est un signe assez clair de connerie. Le travail de l'âge capitaliste s'est transformé pour devenir la consommation de l'âge médiale. L'objectif du travailleur de l'âge capitaliste était la subsistance; l'âge médiale promettait au contraire le divertissement. La caractéristique fondamentale de l'âge documédial, comme cela est particulièrement évident dans la politique de l'image accomplie par les *selfies*, est la reconnais-

sance: les *selfies* ne sont pas, comme on le soutient souvent en bons moralistes, un phénomène narcissique, mais ils constituent plutôt l'instrument essentiel d'une lutte pour la reconnaissance. En ce sens, la caractéristique fondamentale de l'âge documédial n'est pas l'alié-

nation, la cession de son propre travail; bien au contraire, c'est justement l'auto-affirmation qui se manifeste tant dans l'aspect militaire des dynamiques du Web que dans l'usage de la vérité comme facteur identitaire propre à l'époque de la post-vérité.

Faut-il être imbécile pour écrire un essai complet sur ce sujet?

Eh bien, oui: on se sent imbécile, *in-baculum*, on prend son bâton (en l'occurrence, ici, une plume) et l'on commence une fuite sans fin vers l'imbécillité, exercice qui n'est pas exempt de risques puisque, on le sait très bien, on tue plus avec la plume que l'épée, en particulier en révélant l'imbécillité de l'auteur.

Le Devoir

## L'IMBÉCILLITÉ EST UNE CHOSE SÉRIEUSE

Maurizio Ferraris  
PUF  
Paris, 2017, 150 pages

**Causerie "Être face à la rue"**




Avec Jean-Marie Lapointe et Céline Marchand, *camelot à l'itinéraire*

Mardi 17 octobre 19 h 30

Contribution suggérée: 5 \$


Librairie indépendante de quartier  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585

Paulines Librairie indépendante de quartier

SODEC Québec

GASTON DESCHÊNES

**LES GENS DE MONTRÉAL à l'époque de la Confédération**



SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

**Relations**

NOUVEAUTÉS

Dialogues, la chronique poétique de Denise Desautels, accompagnée des œuvres de Sylvie Cotton, et le Carnet signé Robert Lalonde

revuerelations.qc.ca

POUR QUI VEUT UNE SOCIÉTÉ JUSTE




© Albin Lefort

## LIVRES &gt; FICTION

## Charmants voisins

L'écrivain-naturaliste Wallace Stegner est venu un jour cracher sur nos bungalows

LOUIS  
HAMELIN

« **I**t is remarkable how quickly Stegner's reputation and readership fade as you cross the [border], reducing him in an instant from a lion of world literature to a regional writer... » La remarque est de Candace Savage, l'écrivaine-naturaliste des Prairies canadiennes. De fait, Stegner, dont l'œuvre entreprise en 1937 s'étend sur plus d'un demi-siècle, est moins connu, chez nous, que le héros moyen des lettres américaines. Le nom de ce pionnier d'une certaine école de l'Ouest aujourd'hui bien à la mode est surpassé en célébrité par ceux de tout un paquet de types à qui il a enseigné l'écriture à Stanford et à Harvard: Kesey, McGuane, McMurtry, Carver, Edward Abbey...

Au Québec, nous connaissons mal Wallace Stegner, et il nous le rend bien. « *La platitude du Québec me déçut* », constate, en 1987, l'écrivain Larry Morgan, héros de son dernier grand roman, *En lieu sûr* (Gallmeister, 2017, traduit de l'américain par Eric Chédaille), et son alter ego, « *de même que me déçurent les maisons sans grâce de la région, couvertes en plaques de fibrociment dans des teintes qui n'eussent nulle part ailleurs trouvé preneur* ». Fibrociment? Ce serait donc le vrai nom de ces « parements à clins » que les ticiens que nous sommes appellent déclinés dans nos superquincailleries contrôlées par des capitaux étasuniens?

J'ai déjà possédé une maison en canaxel brun au bord d'un lac du Nord et je suis bien prêt à reconnaître que, sur le plan esthétique, ce matériau est loin de valoir le bois. Le pays environnant, en revanche, était plus sauvage que le Vermont, où se rend Morgan après avoir quitté le Wisconsin, contourné les Grands Lacs par le nord et suivi la rivière des Outaouais. Le Moses Berger de Richler, lui, se désolait de voir réapparaître les cantines à poutine quand il repassait la frontière dans le bout du lac Memphrémagog. Peut-être que le Vermont est trop beau, ses mon-

tagnes nous font de l'ombre. J'ai toujours pensé que l'architecture anarchique et les décors massacrés qui caractérisent la plupart de nos paysages ruraux reflétaient notre personnalité un peu western de descendants de colons. Mais voilà qu'un vrai gars de l'Ouest, produit de la patrie de la roulotte et de la maison mobile, profite d'une incursion routière pour cracher sur nos bungalows en brique jaune et autres palaces recouverts de papier goudronné. Ça fait mal.

## Les vertes collines

Il faut dire que Larry et sa femme Sally, même en tenant compte des hauts standards de la ruralité vermontoise, sont particulièrement bien tombés. Battell Pond — qui correspondrait, semble-t-il, au lac Caspian dans la vraie vie — se présente comme une idyllique oasis composée de vertes collines, de forêts résineuses, d'une eau fraîche et bleue baignant de vieux débarcadères vermoulus, d'un petit village pittoresque et de chalets rustiques égrenés sur de vastes propriétés où le canaxel et autres parements à clins sont apparemment inconnus, le tout situé à quatre heures de Montréal.

Quant aux riverains de Battell Pond, ils forment une petite société étrangement érudite et privilégiée: rien que la crème, l'élite universitaire de la côte est et des bastions de l'Ivy League, des belles consciences, bref, aux antipodes du genre d'habitant doté d'un sens de l'éthique qui lui permet de polluer le ciel des autres avec sa grosse radio. Les Prix Nobel et les candidats au Nobel peuplent cette villégiature s'y mêlent à d'autres fins esprits paraissant tous posséder au minimum un doctorat. Leur représentant typique serait le professeur George Barnwell Ellis, qui se retire chaque matin dans sa thébaïde chauffée par un bon poêle à bois vermontois pour besogner, sur une table éclairée d'une unique ampoule et « *chargée de livres en trois langues mortes différentes et de publications savantes en quatre langues vivantes* », comme chaque été depuis dix ans, à son ouvrage « *consacré aux membres d'une secte hérétique du XII<sup>e</sup> siècle, les bogomiles. Il y travaillera toujours lorsqu'il trépassera quinze ans plus tard* ». Et aucun bateau

à moteur en vue, bien entendu.

Il est peut-être inévitable de parler, à propos de la dernière œuvre consistante d'un écrivain important, de livre-testament, et une certaine critique a vu dans *En lieu sûr* une « *autobiographie déguisée* ». Le roman a aussi été qualifié de « *leçon de littérature* ». Voilà qui nous intéresse davantage.

## Romancier engagé

C'est du travail d'orfèvre, solide, sans bavures, sans grande surprise non plus, mariant soufflé et vision et où brille un don pour la description tranquille de vastes panoramas humains aussi bien que naturels. Stegner fut aussi un naturaliste engagé. On l'attendait, par habitude, dans les montagnes du Colorado ou les déserts du Nouveau-Mexique, on est d'abord un peu surpris de le retrouver là, aux portes de Montréal, occupé à faire revivre ces quelques chalets baignant dans une atmosphère de brillance intellectuelle et d'aspiration à la simplicité faisant d'eux les dignes héritiers de la cabane de Thoreau. « *Il y a, sous les jupes des épiciers, des cavernes morderées, abris tout indiqués pour les mulots et les lièvres. [...] J'entends un bruant à gorge blanche entonner avec hésitation au fond des bois un air qu'il paraît avoir à demi oublié. Je regarde, vers la gauche, en direction du coteau, pour tenter d'apercevoir Ridge House, mais je ne vois que des arbres* ». On est partout chez soi quand on aime la nature.

*En lieu sûr* est un roman ambitieux dont l'ambition est un des thèmes principaux, avec aussi l'amitié, la carrière des lettres et le destin des couples mariés. Les hommes qui ont raté la titularisation deviennent honnêtes romanciers ou poètes ratés. Leurs femmes, quand elles ne contractent pas la polio, mettent au monde des enfants.

Dans une nouvelle récemment parue, Robin MacArthur qualifiait gentiment les Canadiens français de « *Chinois du Vermont* ». Ne serait-ce que du point de vue de la langue, Stegner serait d'accord. « *Nous rencontrâmes des Canadiens français [qui nous] noyèrent sous un flux de joul que personne ne put comprendre, pas même Charity, qui avait pourtant passé trois années dans des institutions suisses et françaises* ». Wallace qui, déjà?

MICHEL  
TREMBLAYLauréat du  
Prix Littéraire Prince  
Pierre de Monaco 2017

Leméac Éditeur félicite chaleureusement son auteur Michel Tremblay, lauréat du Prix Littéraire Prince Pierre 2017, et invite les lecteurs à découvrir ou redécouvrir son œuvre et ses plus récentes publications.

Créé en 1951, le Prix Littéraire Prince Pierre honore un écrivain d'expression française de renom pour l'ensemble de son œuvre, à l'occasion de la parution récente d'un de ses ouvrages.

Prolifique romancier et chroniqueur, dramaturge dont les pièces sont jouées dans le monde entier, Michel Tremblay est l'un des écrivains les plus importants de sa génération. Le cycle des *Belles-Sœurs*, les *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* et *La Diaspora des Desrosiers* appartiennent au corpus des œuvres majeures de la littérature francophone actuelle.

## Parutions en 2017 :

- Le thésaurus de *La Diaspora des Desrosiers* (27 juin)
- *Demain matin, Montréal m'attend* (13 septembre)
- *Le peintre d'aquarelles* (1<sup>er</sup> novembre)
- *Enfant insignifiant!* (11 décembre)

## FICTION FRANÇAISE

## La biographie déguisée de Romain Gary

François-Henri Désérable s'amuse avec le réel et un personnage de *La promesse de l'aube*

YANNICK MARCOUX

La littérature recèle-t-elle une vérité qui transcende l'existence ou n'est-elle qu'un jeu, une manipulation amusée où le réel est fardé, tronqué et soumis aux besoins de l'œuvre? Avec son second roman, François-Henri Désérable prend plaisir à nous offrir une réponse ambiguë dans un récit qui patine entre réel et fiction, sans dévoiler ses secrets. *Un certain M. Piekielny* se révèle ainsi en biographie déguisée de Romain Gary, roman déconstruit qui rappelle, par sa structure, la trilogie *1984* d'Eric Plamondon.

Le roman repose d'abord sur une série de hasards, ce « *Dieu des incroyants* ». Un premier qui, à l'examen du baccalauréat, a mené le narrateur — un Désérable fictionnalisé — à ne lire qu'une seule des nombreuses œuvres mises à l'étude: *La promesse de l'aube*. Puis un autre qui le mène, des années plus tard, au pied d'une statue de Romain Kacew, dit Gary, au n° 16 de la rue Grande-Pohulanka, à Wilno, devenu Vilnius. C'est au pied de cet immeuble que le narrateur se reporte au souvenir de M. Piekielny, personnage de *La promesse de l'aube* présenté comme une « *souris triste* », un petit homme « *à la barbiche roussie par le tabac* » qui, si l'on en croit Gary, était locataire de cette adresse et voisin du fameux écrivain.

Qui était Piekielny? Voilà l'obsession que poursuit le narrateur, qui épluche les archives de Vilnius, sollicite les gens qui auraient pu le connaître et parcourt l'œuvre de Gary à la recherche d'indices. Ces recherches font l'objet de nombreuses digressions, dont Gary est, le plus souvent, le centre d'attention. Sa vie défile, déconstruite et animée, nous mettant sur le chemin de ses réparties, de ses doutes et de ses victoires, tandis que le mystère de la souris triste demeure sans réponse: « *Et si ce nom de Piekielny on ne le trouvait nulle part, nulle part ailleurs que dans les pages de la Promesse?* »

À l'instar de son premier roman, *Évariste* (Galliard) dans lequel François-Henri Désérable a imaginé de larges pans de la biographie du mathématicien Évariste Galois, il recrée la vie de



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

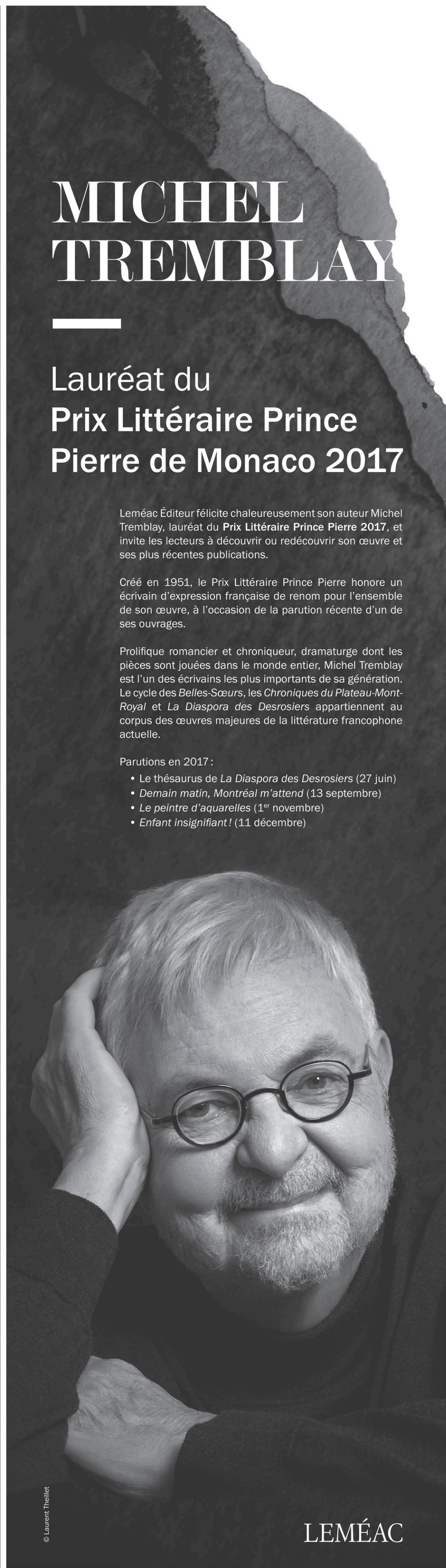
François-Henri Désérable

M. Piekielny, qui, faute d'avoir laissé des traces, devient ici un juif anonyme à l'histoire tragique, dont le parcours prend fin dans la folie nazie: « *Nous ne saurons jamais ce qu'a fait Piekielny devant la fosse, ni même ce qu'il a pu voir, ressentir ou penser. C'est là son secret, son misérable secret.* »

Plus qu'une enquête, une biographie et une autofiction, *Un certain M. Piekielny* construit surtout un labyrinthe où réel et fiction se confondent et se déchaînent, au grand plaisir du lecteur qui, une fois passée la banalité des premières pages, trouve un jeune auteur capable de nous faire douter de nos plus chères vérités et, en héritier de Romain Gary qu'il est, de nous faire embrasser ses plus grands mensonges.

Collaborateur  
Le Devoir

## UN CERTAIN M. PIEKIELNY

★★★★  
François-Henri Désérable  
Gallimard  
Paris, 2017, 272 pages

Éducation  
financière

LOUIS CORNELLIER



**S**i j'enseignais au secondaire, j'aimerais bien donner le nouveau cours d'éducation financière implanté cette année. Je lui donnerais un tour critique qui, j'en suis convaincu, captiverait les élèves.

Tout en respectant le programme, dont l'objectif principal semble être de former des agents économiques éclairés, j'enseignerais aux jeunes, en leur faisant lire un texte de Pierre Fortin (voir *Le Petit Fortin, L'actualité*, 2013), que l'argent ne fait pas le bonheur; je leur parlerais des bienfaits de la simplicité volontaire en leur proposant des extraits de *La «pauvreté» vous rendra libres!* (Novalis, 2016), de Dominique Boisvert; je leur apprendrais à devenir des consommateurs plus lucides à l'aide du livre *On veut votre bien et on l'aura* (Transcontinental, 2011), de Jacques Nantel et Ariane Krol; je les amènerais à réaliser, enfin, en leur faisant découvrir le phénomène des paradis fiscaux, que la cupidité mène à la ruine des sociétés humaines civilisées. Ce serait, il me semble, toute une aventure. Dans une société où le Parti libéral du Québec passe pour le «parti de l'économie», ce ne serait pas un luxe, en tout cas.

## De l'audace pédagogique

J'avoue ne pas partager la frilosité des syndicats d'enseignants, qui ont exprimé bien des réserves quant à l'implantation de ce cours dès cette année. L'affaire, ont-ils dit, allait trop vite, la préparation des enseignants n'était pas adéquate et le matériel pédagogique manquait. D'autres intervenants, dans une perspective de gauche, ont contesté le caractère un peu trop libéral du contenu du cours.

Ces résistances sont pourtant facilement surmontables. Il est vrai que le programme a un aspect terre à terre et n'incite pas directement à la critique du système économique actuel. Sa formulation permet néanmoins à un enseignant audacieux de l'enrichir. Pour atteindre la compétence principale qui consiste à «prendre position sur un enjeu financier», le programme propose une foule d'«apprentissages», parmi lesquels on trouve des éléments comme les normes du travail, les rôles d'un syndicat, les raisons pour lesquelles l'État prélève des taxes et impôts et les conséquences de la fraude fiscale. Beaucoup de pain sur la planche pour un esprit critique, donc.

Ce cours de 5<sup>e</sup> secondaire, de plus, ne dure que 50 heures. Un enseignant sérieux peut donc s'y préparer sans un effort surhumain, et le contenu de qualité sur le sujet ne manque pas. En voici deux exemples.

Dans *Petits secrets et gros mensonges de votre banquier* (VLB), le conseiller et chroniqueur financier Fabien Major constate l'ignorance financière des Québécois et s'en inquiète. «Une majorité d'entre eux ne font pas de budget, confondent REER et CELI, croient qu'on ne paie pas de frais de gestion sur les placements, sont heureux d'avoir plus de cinq cartes de crédit... et s'imaginent naïvement qu'un banquier travaille dans l'intérêt de ses clients», écrit-il.

Partisan de l'éducation financière à l'école, Major veut outiller le grand public en cette matière en exposant les astuces utilisées par les institutions financières pour s'enrichir à nos dépens. Dans un style cordial, il démystifie le fonctionnement de la finance. Sévère à l'endroit de la rapacité des banques, Major ne remet toutefois pas les bases du système financier en question; il se contente de suggérer, à la manière d'un Pierre-Yves McSween, quelques réformes et d'enseigner à son lecteur à bien se tirer d'affaire dans cette jungle. C'est bien, mais c'est insuffisant.

## Une urgence morale

Dans *La grande dérive* (Les Éditions du Journal), sous-titré *Comment les riches, les entreprises et les magouilleurs canadiens utilisent les paradis fiscaux*, Jean-François Cloutier, du *Journal de Montréal*, mène une très éclairante enquête sur ce fléau économique contemporain. En se réfugiant dans les paradis fiscaux, les riches du monde entier, et ceux du Canada et du Québec ne font pas exception, font reposer sur les seules épaules de la classe moyenne le financement des services publics, qui rendent nos sociétés équitables et humaines.

Que l'on soit de gauche ou de droite, on devrait considérer, si on est honnête, le combat contre cette trahison des nantis comme une urgence morale. Or, révèle Cloutier, qui n'hésite pas à courageusement identifier des individus et des compagnies renommés mais peu recommandables, le gouvernement canadien, privé de revenus astronomiques par ces arnaques, brille par sa complaisance envers les champions de l'évasion et de l'évitement fiscal. «Pour protéger quoi ou qui?» demande Dany Doucet, rédacteur en chef du *Journal de Montréal*, dans la préface de cet ouvrage.

Dans mon cours d'éducation financière, je proposerais des réponses à cette question. Nous aurions du plaisir.

## ENTREVUE

## Raser les murs de la honte

Pour Marcello Di Cintio, s'isoler les uns des autres s'avère un projet «inefficace et inutile»

SARAH R. CHAMPAGNE

«**J'**aimerais dire que ça a changé. J'aimerais dire que mon livre a perdu de sa pertinence. Mais c'était stupide de penser que les murs tomberaient.» Marcello Di Cintio n'est pourtant pas naïf. Il a consacré quatre ans et 400 pages à son essai *Un monde enclavé*, au point de ressentir lui aussi par moments le *Mauerkrankheit*, cette «maladie du mur», comme on disait dans un autre temps à Berlin.

Les humains sont pourtant atteints de la «maladie chronique» d'en bâtir. Leur réflexe de s'emmurer est déjà inscrit dans les pierres antiques du mur d'Hadrien, dressé par l'Empire romain au nord de l'Angleterre, et celles du Moyen Âge dans toute ville de la vieille Europe. L'auteur le savait, c'est lui qui l'écrit. Mais il ne pouvait qu'espérer que «tous ces endroits tristes avec des existences tristes», comme il les décrit au téléphone, se libèrent de ces «cellules toujours plus petites et plus faciles à défendre, mais qui nous isolent les uns des autres».

Depuis la première parution de son livre *Un monde enclavé*, en 2012, récompensé par le prix Shaughnessy et qui vient de paraître en français aux éditions Lux, la construction de près d'une dizaine de murs a en effet été annoncée ou entamée. Le total mondial s'élève maintenant à plus de 70 parois de béton armé, d'acier, de barbelés ou de tous ces matériaux à la fois.

Les murs sont pourtant «inefficaces et inutiles», des digues qui ne retiennent ni les flots de migrants latino-américains à San Diego ou sahariens à Ceuta, ni les roches des militants au Sahara occidental ou à Belfast. De la Palestine occupée au géant indien qui honnit son voisin bangladais, jusqu'à la «Grande Muraille» de Montréal qui sépare la cosse ville de Mont-Royal de Parc-Extension: les murs ne sont vains que dans leur tentative de bloquer le passage.

## Soif d'illusions

C'est symboliquement qu'ils gagnent, en fait, la majorité du temps. Les barrières physiques restent «l'expression du pouvoir», selon l'auteur basé à Calgary, un pouvoir qui choisit où la ligne sera tracée.

«C'est exactement le cas de Trump. Il donne l'impression que c'est du théâtre. Il joue dans une performance pour toute sa base, pour toutes les personnes qui ont crié dans ses rassemblements de construire ce mur», soupire-t-il.

«Ce qui me surprend, c'est que tout le monde parle de cette frontière comme s'il n'y avait pas déjà un mur, déjà un mur dysfonctionnel», reprend-il. Le président américain a promis que des prototypes étaient en cours de construction. Quatre équipes d'ingénieurs participent à ce



JUSTIN SULLIVAN GETTY IMAGES / AGENCE FRANCE-PRESSE

Une famille marche sur la plage à San Diego, du côté américain du mur frontalier qui sépare les États-Unis du Mexique et s'étire jusque dans la mer.

grotesque concours, dont le but ultime est d'élaborer «le meilleur mur», transparent si possible.

Y verra-t-on bientôt des migrants s'y cogner le nez? Les coyotes (passeurs) et des narcos (trafiquants) s'adapteront toujours, souligne-t-il au passage. Dans son chapitre consacré à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, il relate les stratégies des trafiquants, qui ont modifié leurs paquets de drogue pour mieux les faire passer dans le mur nouvellement rénové entre les deux côtés de la ville de Nogales.

«L'efficacité pragmatique des murs est secondaire par rapport à l'illusion qu'ils créent: celle de l'exclusion et de la différence», écrit Di Cintio après avoir aperçu les fantômes qui pendent autour des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla. Une réflexion qui ne poursuivra en Inde, aux confins du Bangladesh, bientôt enclavé au nord, une illusion qui sert à «apaiser l'anxiété de la nation». Une gentille vieille dame qui lui offre le gîte durant ce périple le dira plus simplement: «L'Inde est puissante, alors nous pouvons les exclure.»

L'idée s'applique tout autant à ces nouveaux murs qui ceinturent en partie la forteresse européenne. Durant les arrivées massives de migrants en 2015, les déclarations d'ouverture de la chancelière Angela Merkel masquaient ces nouveaux embryons de rideaux de fer. Autriche, Slovaquie, Estonie, Hongrie, les barbelés déroulés durant la nuit se sont transformés en une réponse ordinaire des gouvernements. Et que dire du mur que la Turquie achève de construire à sa frontière avec la Syrie: «C'est la cruauté ultime,

d'essayer de contenir des gens qui fuient la mort.» «Je ne suis pas contre la sécurisation des frontières, mais ces structures remplissent aussi souvent les poches des gens qui les construisent», pointe l'auteur.

Ce «réflexe inscrit dans l'ADN» n'est toutefois jamais une solution. «C'est précisément la montée de ces murs qui était la capitulation. Les murs se tenaient là comme la preuve de l'irrévocabilité et de l'insolubilité des conflits», en arrive à nous convaincre Marcello Di Cintio.

L'élan de mondialisation promettait pourtant de les faire tomber, dans un village planétaire où les changements climatiques, les terroristes et/ou Katy Perry se fichent bien des frontières et des divisions. L'aplatissement du monde s'est finalement avéré sélectif, choisissant surtout les passeports canadiens, comme celui de l'écrivain qui a pu «traverser toutes ces lignes sans même y penser».

Les empires et les puissants de ce monde cèdent lentement ou brutalement leur place eux aussi. Les murs finissent donc tous par s'éroder. Dans sa conclusion, Di Cintio s'essaie enfin à l'espoir: «Ce n'est pas le cruel désir d'emmurer qui finit par gagner, mais bien le besoin de les briser.»

Le Devoir

UN MONDE ENCLAVÉ  
VOYAGES À L'OMBRE DES MURS  
Marcello Di Cintio  
Lux  
Montréal, 2017, 440 pages

Au-delà de nos conceptions arriérées  
de l'économie et du progrès

David Suzuki et Ian Hanington préconisent un écologisme exigeant et rassembleur

MICHEL LAPIERRE

«**L**a nature est notre demeure.» Ce beau mot si simple du généticien vancouverois David Suzuki et d'Ian Hanington, rédacteur en chef de la fondation écologiste qui porte le nom du scientifique, révèle que leur livre *Halte à la surchauffe!* est non seulement un cri d'alarme, mais un persuasif essai de vulgarisation sur le changement climatique. Il invite à repenser l'énergie en mettant en cause «nos conceptions arriérées de l'économie et du progrès».

Dans une préface qu'il signe seul, Suzuki, aujourd'hui âgé de 81 ans, rappelle qu'il a appris l'existence du réchauffement planétaire vers 1975. Les climatologues soulignent que l'accumulation de gaz à effet de serre, comme le dioxyde de carbone ou le méthane, qui empêchent la chaleur de quitter l'atmosphère, n'avait jamais augmenté à un niveau semblable. Ils considéraient que l'activité humaine polluante était responsable de ce bouleversement climatique.

Les deux auteurs signalent que, même si l'intensité du phénomène est «beaucoup plus importante et rapide au XX<sup>e</sup> siècle que dans les quatre siècles précédents du moins», la découverte de l'effet de serre remonte en 1824. Cette année-là, le mathématicien et physicien français Joseph Fourier constata que l'atmosphère, un peu comme une boîte de verre, retient une partie de la chaleur solaire.

Pour remédier à l'accentuation de cet effet de serre, l'Accord de Paris en 2015, premier traité international pour faire échec au changement climatique, oblige les États industrialisés à éviter les combustibles fossiles, comme le pétrole, pour accomplir une transition vers des énergies renouvelables d'ici 2050. Bien que le président américain, Donald Trump, climatocéptique résolu, entende renier la ratification du traité par son prédécesseur Barack Obama, un espoir subsiste.



STÉPHANE DE SAKUTIN AGENCE FRANCE-PRESSE

Suzuki et Hanington saluent la naissance d'une nouvelle économie axée sur l'exploitation des énergies renouvelables.

Bien sûr outrés par l'intention des États-Unis, le plus gros émetteur de gaz à effet de serre après la Chine, Suzuki et Hanington se consolent en observant que, dans ce pays, «de nombreux États et villes, ainsi que de grandes sociétés, sont déterminés à appliquer l'Accord de Paris. Autre

signe encourageant: de 2005 à 2014, dans l'Union européenne, la part des énergies renouvelables, tirées par exemple du vent ou du soleil, est passée de 8,7% à 15,3%.

La recherche constante de l'équilibre donne vie à l'analyse de Suzuki et de Hanington. S'ils rejettent le vieux capitalisme qui fait des combustibles fossiles un absolu, ils saluent la naissance d'une nouvelle économie axée sur l'exploitation des énergies renouvelables. S'ils déprécient la combustion des carburants, ils affirment que la préservation des océans et des forêts, pour eux «puits de carbone naturels», est nécessaire à

«**J**amais les climatologues n'ont été plus convaincus du fait que la Terre se réchauffe à un rythme anormalement rapide et que les humains sont largement responsables du phénomène»

Extrait de *Halte à la surchauffe!*

la survie de l'humanité.

Se trouve ainsi banni l'écologisme tout en noir qui ne reflète pas la riche complexité de la nature.

Collaborateur  
Le Devoir

HALTE À LA SURCHAUFFE!  
DES SOLUTIONS À LA CRISE  
DU CLIMAT

★★★★1/2  
David Suzuki et Ian Hanington  
Traduit de l'anglais  
par Nicolas Calvé  
Boréal  
Montréal, 2017, 328 pages